En vérité, Humain, trop humain est, avec Le gai savoir, l'œuvre la plus accomplie de Nietzsche: avant, il était aveuglé par Wagner et la pensée grecque; après, dans l'air raréfié des hautes montagnes, il adoptera la pose antihumaniste de la «bête blonde» et du «solide surhomme», qui ne lui correspondait guère. Malgré l'augmentation du nombre de lecteurs passionnés, il n'est plus, pour les hautes sphères du pouvoir, qu'un professeur raté, une existence dévastée. Nietzsche s'est servi de la musique de Wagner comme d'une drogue pour surmonter sa jeunesse difficile; une Cosima informée, cultivée l'a aidé à surmonter son désespoir d'avoir une mère illettrée; et l'imposante figure de Wagner l'a aidé à surmonter l'absence d'un père. Mais dans cette cruciale construction d'une figure de remplacement, il va échouer: c'est Wagner qui veut se servir de Nietzsche pour atteindre ses propres objectifs de pouvoir. Il est plus habile que Nietzsche, qui voulait se servir de l'aîné pour fonder sa nouvelle religion dionysiaque. Dans cette épreuve de rupture, Nietzsche tombe gravement malade au cours de la première moitié des années septante: les nerfs et les yeux le font souffrir, il rencontre des difficultés pour lire et écrire, ce qui entraîne en 1876 un abandon de son enseignement de la philologie à Bâle mais ne l'empêchera pas de lire jusqu'en 1879 la littérature et la philosophie grecques. Malgré un regain des idées anti-démocratiques, Nietzsche rejette l'«esprit du temps», ce qui signifie alors tradition allemande, christianisme et antisémitisme, moins par conviction véritablement personnelle que par réaction à Wagner, le grand amour de sa vie. Dès 1878, Nietzsche ne fait que se situer par rapport à Wagner, directement ou indirectement, avec autant d'intensité dans le négatif que précédemment dans le positif.

Wagner meurt en 1883 – Nietzsche l'apprend par hasard dans un quotidien italien – ce qui entraîne chez lui une profonde dépression: «Je n'ai aimé qu'une fois dans ma vie, et ce fut Wagner.» Dans Au-delà du bien et du mal écrit en 1886, il prend ses distances avec la musique de Wagner sur le plan de la théorie musicale et sur celui de l'histoire de la musique: dans la huitième partie Peuples et patries, le philosophe se souvient de sa jeunesse, et pour cela le décès du «vieux» avait été nécessaire: «Je viens d'entendre l'autre jour, toujours comme si c'était la première fois l'ouverture des Maîtres chanteurs de Richard Wagner». Il s'agit là d'une nouvelle première fois, une première écoute «post Wagner». Nietzsche trouve la musique tantôt «surannée» et «étrangère», tantôt «d'une extrême jeunesse» et «malicieuse». Il parle de «grossièreté» à propos de ce «Dionysos allemand» idolâtré jusqu'à la fin des années septante et – ce qui est impardonnable pour un révolutionnaire de l'esthétique – il compare cette musique à «un scintillement de pierreries et de broderies savantes et vénérables», comme si le Dionysos en question était devenu une vieille tante ridicule. Pourtant, la critique de Nietzsche est encore très réservée et mitigée. Mais pour la nouvelle édition de La Naissance de la tragédie, Nietzsche rédige en 1886 une «tentative d'autocritique» en guise de préface, dans laquelle il qualifie Wagner de «grand artiste» mais parle des «mauvaises manières des Wagnériens». La musique dominée par Wagner est désormais «totalement romantique», une «destruction des nerfs de premier ordre, doublement dangereuse pour un peuple qui aime l'ivresse et honore le manque de clarté comme une vertu, dans sa double particularité de narcotique à la fois grisant et troublant». Pour s'en démarquer, Nietzsche commence à donner forme à son Zarathoustra. Entre 1886 et 1888, l'aversion de Nietzsche contre la «Wagnèrerie» s'accentue fortement: en 1888, dans une de ses dernières productions intellectuelles, il s'en prend violemment à Wagner «le dieu lointain, mort». «Le Crépuscule des idoles», allusion transparente au Crépuscule des dieux, sublime quatrième partie de la tétralogie, est un abominable règlement de compte avec de prétendues «erreurs wagnériennes». Dans Ecce Homo, son autobiographie contaminée par la folie des grandeurs, qui ne paraîtra qu'après sa mort, en 1908, figure dans l'avant-dernier chapitre, sorte de résumé au ton grave, «Le cas Wagner». Le mot «cas» («der Fall») est employé ici dans sa double acception: effondrement et cas psychologique. Ce pamphlet est une démolition impitoyable de celui qui est mort cinq ans auparavant et qui est devenu, entretemps, le héros national allemand de l'Empire toujours plus impérialiste et plus antisémite, dont le culte est célébré par des «sociétés wagnériennes» poussant partout comme des champignons, culte que doit envier, dans sa petite chambre d'hôtel, le philosophe de plus en plus esseulé, isolé, et à la fois encensé comme visionnaire fou. Dans Ecce Homo, le rejet de Wagner est célébré comme un immense «effort sur soi-même», et Nietzsche se félicite d'avoir enfin «refoulé la wagnèrerie» tel un vice: «Mon expérience la plus décisive fut ma guérison. Wagner est une de mes maladies». A la place d'une «grande dame pure» (Senta, Cosima), il désire maintenant «l'amour comme fatum, cynique, innocent et cruel». Rétrospectivement, Wagner est un «magicien», un «serpent à sonnettes», mais il fut également une victime, car «le danger pour les artistes et les génies, c'est la femme»: «L'homme est lâche devant l'éternel féminin: les petites bonnes femmes le savent bien», peste Nietzsche qui est devenu un ardent misogyne.

Dans ses dernières heures de lucidité, le philosophe se résout à commettre la violation de sépulture, Nietzsche contre Wagner. Le texte ne paraîtra qu'après sa mort. Une phrase y résonne: «Je n'ai eu personne d'autre que Richard Wagner...» Et au début de 1889, à Turin, alors qu'il envoie déjà dans le monde ses «billets de la folie» signés «Le Crucifié» et «L'Antéchrist», il prouve son attachement à Bayreuth, qui dépasse les limites de sa raison en voie de décomposition, avec ce bout de papier qu'il envoie à Cosima Wagner sur lequel il a griffonné: «Ariane, je t'aime. Dionysos». Lui qui veut radicalement «supprimer» les antisémites («Je vais fusiller tous les antisémites»), il continue de vénérer Cosima, dont toute l'Europe connaît l'antisémitisme virulent.

L'ami Overbeck va finalement chercher l'ami malade à Turin. Il le trouve silencieux, accroupi sur un canapé, dans un coin sombre de sa chambre, le dernier texte Nietzsche contre Wagner posé devant lui, au milieu d'un désordre indescriptible.

Traduction: Antonin Moeri

*Ecrivain, dramaturge, romancier, conférencier du Cercle Romand Richard Wagner dont il publiera prochainement un recueil aux Editions Slatkine, Genève.

Le Temps publie des chroniques et des tribunes – ces dernières sont proposées à des personnalités ou sollicitées par elles. Qu'elles soient écrites par des membres de sa rédaction s'exprimant en leur nom propre ou par des personnes extérieures, ces opinions reflètent le point de vue de leurs autrices et auteurs. Elles ne représentent nullement la position du titre.